

Arnauld CAPPEAU

Deux Princes

(librement adapté de Quentin Durward, Walter Scott)

PERSONNAGES

Le roi de France, Louis XI

Olivier le Daim, barbier et âme damnée du roi

Tristan l'Ermite, maître de l'artillerie et prévôt des maréchaux de l'hôtel du roi

Trois-Échelles, exécuteur des basses œuvres

Petit-André, *Idem*

Lord Crawford, chef des archers écossais au service du roi

Le comte François de Dunois, gouverneur du Dauphiné

Le cardinal La Balue

L'astrologue Galeotti

Le duc d'Orléans

Le duc de Bourgogne, Charles dit « le Téméraire », cousin et vassal du roi

Le comte Philippe de Crèvecœur, officier du duc

La comtesse de Crèvecœur, sa femme

Humbercourt, lieutenant du duc

Philippe de Bresse, beau-frère de Louis XI

Le maréchal de Bourgogne

Poncet de La Rivière

Du Lau

Le Glorieux, le fou du duc

Isabelle de Croye, réfugiée en France

Dames, seigneurs, conseillers privés, pages, gardes, huissiers
ACTE PREMIER

Scène première

Château royal du Plessis. Le roi Louis XI trône au milieu de sa Cour. Son de trompette qui annonce l'arrivée de l'ambassadeur bourguignon. Le comte de Crèvecœur entre alors et, contre l'usage des puissances amies, il se présente magnifiquement armé ; autour du cou, l'ordre de la Toison d'or. Un page somptueusement vêtu le suit, chargé de son casque ; il est précédé d'un héraut qui porte ses lettres de créance et les présente au roi, un genou à terre.

Le roi, après avoir jeté un coup d'œil sur ses lettres de créance

Approchez, comte de Crèvecœur. Nous n'avons pas besoin des lettres de créance de notre cousin pour nous présenter un guerrier si justement connu, ni pour nous assurer du crédit dont vous jouissez auprès de votre maître.

Le comte de Crèvecœur, fait une révérence

Sire...

Le roi

Sire comte, partez-vous en croisade ainsi armé de pied en cape ou bien est-ce carnaval ?

Rires de la Cour.

Le comte de Crèvecœur

Sire, le carnaval annonce la fin de l'hiver alors que le message dont je suis porteur est lourd de ténèbres.

Le roi

Et quelles paroles Crèvecœur a-t-il à prononcer au nom du duc ? Mais un instant ! Souvenez-vous qu'en ce lieu Philippe Crèvecœur des Cordes parle à celui qu'il appelle le souverain de son suzerain.

Crèvecœur salue une nouvelle fois, plus bas que la première.

Le comte

Roi de France, le puissant duc de Bourgogne vous envoie encore une fois une cédule contenant le détail des

offenses commises sur la frontière par les soldats de Votre Majesté ; et ma première requête est de savoir si l'intention de Votre Majesté est de lui faire réparation de ces injures.

Le roi

Ces plaintes ont été soumises à notre Conseil il y a déjà longtemps. Des faits allégués, les uns sont des représailles d'injures souffertes par mes sujets, les autres sont dénués de preuves ; enfin, les officiers du duc se sont chargés eux-mêmes de tirer vengeance des derniers.

Le comte

Je transmettrai la réponse de Votre Majesté à mon maître, mais qu'il me soit permis de dire que, comme elle ne diffère en rien des réponses évasives qui lui ont déjà été faites, je ne puis espérer qu'elle suffise pour rétablir la paix et l'amitié entre la France et la Bourgogne.

Le roi

Il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Ce n'est point par crainte de votre maître, mais uniquement par amour de la paix, que je fais une réponse si modérée à ses reproches injurieux. Mais continuez à vous acquitter de votre mission.

Le comte

La seconde demande de mon maître est que Votre Majesté cesse d'entretenir sous-main des intelligences clandestines avec ses villes de Gand, de Liège et de Malines. Il requiert Votre Majesté de rappeler les agents secrets qui sèment le mécontentement parmi ses bons sujets de Flandre, et de bannir de vos domaines ou plutôt de livrer à leur seigneur suzerain pour être punis comme ils le méritent, ces traîtres qui, ayant abandonné le théâtre de leurs manœuvres, n'ont trouvé que trop aisément un asile en France.

Le roi, *agacé*

Dites au duc que je ne connais pas les intelligences clandestines dont il m'accuse injustement ; que mes sujets de France ont des relations fréquentes avec les bonnes villes de Flandre, par suite d'un commerce à l'avantage des deux pays, et qu'il serait aussi contraire aux intérêts du duc qu'aux miens de vouloir interrompre ; enfin, que beaucoup de Flamands résident dans mon royaume et jouissent de la protection de mes lois pour la même cause ; mais que je n'en connais aucun qui s'y soit réfugié par suite de révolte ou de trahison contre mon cousin. Poursuivez. Vous avez entendu ma réponse.

Le comte

Avec autant de peine que celle de tout à l'heure, Sire, car elle n'est ni assez directe, ni assez explicite pour que mon maître veuille la recevoir en réparation d'une longue suite de manœuvres secrètes, qui n'en sont pas moins certaines, quoique Votre Majesté les désavoue en ce moment. Mais je continue mon message. Le duc de Bourgogne vous requiert en outre de renvoyer sans délai dans ses domaines, sous bonne et sûre escorte, les personnes d'Isabelle, comtesse de Croye, et de sa parente et tutrice, la comtesse Hameline, attendu que la comtesse Isabelle, qui est pupille du duc, a pris la fuite hors de l'enceinte de sa juridiction, se dérochant à sa

surveillance. Elle est ici sous la protection secrète du roi de France qui l'encourage dans sa rébellion contre le duc, son tuteur et son seigneur naturel, au mépris des lois divines et humaines.

Le roi, *avec ironie*

Vous avez fort bien fait, comte de Crèvecœur, vous avez fort bien fait de commencer votre ambassade de bon matin car si vous avez dessein de me demander compte de chaque vassal que les passions turbulentes de votre maître peuvent avoir fait fuir de ses domaines, le soleil pourra se coucher avant que la liste en soit épuisée. Qui peut affirmer que ces dames sont dans mon royaume ? Et, si elles y sont, qui ose dire que je les ai favorisées dans leur fuite ou que je les ai prises sous ma protection ?

Le comte

Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que j'avais un témoin dans cette affaire, un témoin qui avait vu ces dames fugitives à l'auberge des Fleurs-de-Lis, située à peu de distance de ce château ; un témoin, dis-je, qui avait vu Votre Majesté en leur compagnie, quoique sous le déguisement, peu digne d'Elle, d'un bourgeois de Tours.

Le roi

Produisez ce témoin, comte ; faites-moi voir en face l'homme qui ose avancer des mensonges si palpables.

Le comte

Vous parlez d'un ton de triomphe, Sire, car vous savez fort bien que ce témoin n'existe plus. Quand il vivait, il se nommait Zamet et c'était un de ces vagabonds bohémiens. Il a été hier, à ce que j'ai appris, exécuté par des gens de la suite de votre grand prévôt, sans doute pour empêcher qu'il ne se trouvât ici pour déposer de la vérité de ce qu'il a dit à ce sujet au duc de Bourgogne, en présence de son Conseil et de moi-même.

Le roi

Par Notre-Dame d'Embrun ! Ces accusations sont si absurdes et je suis si loin de me reprocher rien qui puisse les motiver, que, par l'honneur d'un roi, je suis tenté d'en rire plutôt que de m'en fâcher. (*La Cour rit*). Ma garde prévôtale met à mort, comme c'est son devoir, les brigands et les vagabonds ; ma Couronne serait insultée par tout ce que ces brigands et ces vagabonds peuvent avoir dit à notre bouillant cousin ! La parole d'un roi est-elle mise en balance avec celle d'un vagabond ? Je vous prie de dire à mon beau cousin que s'il aime la compagnie des Bohémiens, il ferait bien de les garder dans ses domaines, car ils ne trouveront ici qu'une courte absolution et une bonne corde, seigneur des Cordes.

Le comte

La rime est plaisante, Sire, mais...

Le roi, *perd patience et se met à tutoyer le comte*

Nous avons eu assez de patience et puisque ta mission ici semble n'avoir d'autre but que de nous insulter, nous enverrons quelqu'un au duc, convaincu qu'en te conduisant ainsi à notre égard, tu as outrepassé tes pouvoirs quels qu'ils puissent être.

Le comte

Au contraire, je ne m'y suis pas encore entièrement conformé. Écoutez, Louis de Valois, roi de France, écoutez, nobles et gentilshommes : moi, Philippe Crèvecœur des Cordes, comte de l'Empire et chevalier de la Toison d'or, au nom du très-puissant seigneur et prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne et de Lorraine, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldre, comte de Flandre et d'Artois, comte palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen, seigneur de la Frise, de Salines et de Malines, vous fais savoir à vous, Louis, roi de France, qu'attendu que vous avez refusé réparation de tous les griefs, de toutes les injures et offenses faites et occasionnées par vous ou par votre aide, à votre suggestion et instigation, à mon duc, il renonce, par ma bouche, à sa foi et hommage envers votre Couronne, vous déclare faux et sans foi et vous défie, comme prince et comme homme. Voici mon gage en preuve de ce que je dis.

En parlant ainsi, il ôte le gantelet de sa main droite et le jette sur le plancher de la salle d'audience. Jusqu'à ce dernier trait d'audace, le plus profond silence avait régné dans la salle ; mais à peine entend-on le bruit que fait le gantelet en tombant, et l'exclamation, « vive Bourgogne ! » que fait entendre au même instant le héraut bourguignon, qu'un tumulte général y succède. Tandis que Dunois, le duc d'Orléans, le vieux lord Crawford et un ou deux autres que leur rang autorise à cette démarche, se disputent à qui ramassera le gantelet, la salle retentit des cris : « Frappez, frappez, qu'il périsse ! Vient-il ici pour insulter le roi de France jusque dans son palais ? » Mais le roi apaise le tumulte en levant la main.

Le roi, très calme

Silence, que personne ne mette la main sur l'envoyé, ni un doigt sur son gage ! Et vous, Sire comte, comment votre vie est-elle garantie pour que vous la hasardiez sur un coup de dé si périlleux ? Votre duc est-il fait d'un autre métal que les autres princes pour soutenir sa prétendue querelle d'une manière aussi inusitée ?

Le comte

Oui, sans doute, il est fait d'un métal tout différent, d'un métal bien plus noble que les autres princes de l'Europe ; car, lorsque nul d'entre eux n'osait vous donner un asile à vous-même, dauphin Louis, exilé de France, poursuivi par la vengeance amère de votre père et par toute la puissance de son royaume, vous fûtes accueilli et protégé comme un frère par mon noble maître, dont vous avez si mal récompensé la générosité. Adieu, Sire, j'ai rempli ma mission.

À ces mots, le comte sort de la salle sans prendre autrement congé.

Le roi

Suivez-le ! Suivez-le ! Ramassez son gantelet et suivez-le ! Ce n'est pas à vous que je parle, Dunois, ni à vous, lord Crawford ; il me semble que vous êtes un peu vieux pour une affaire aussi chaude ; ni à vous, cousin d'Orléans, vous êtes trop jeune pour vous en mêler. Monsieur le cardinal, il appartient à la Sainteté de vos fonctions de faire la paix entre les princes ; relevez ce gantelet et allez faire sentir au comte de Crèvecœur le péché qu'il a commis en insultant un grand monarque dans sa propre Cour et en le forçant à attirer les calamités de la guerre sur son royaume et sur celui de son voisin.

Interpellé ainsi personnellement, le cardinal de La Balue va relever le gantelet avec autant de précaution qu'on en prendrait pour toucher une vipère, tant paraît grande son aversion pour ce symbole de guerre et sort sur-le-champ pour courir après l'envoyé.

Scène deuxième

Liège. Le duc, les prélats, les nobles et les bourgeois de Liège.

Le duc, d'abord ne regardant pas son auditoire, colère froide allant crescendo

Ah ! quand je me rappelle les belles paroles qu'ils disent à toute entrée de leur seigneur : qu'ils sont de bons, loyaux, obéissants sujets, je trouve que ces mots ne sont que fumées d'alchimistes. Quelle obéissance y a-t-il à désobéir ? Quelle loyauté à abandonner son prince ? Quelle bonté filiale en ceux qui plutôt ourdissent sa mort ? (*S'adresse maintenant à l'assistance, échine courbée, silencieuse, chapeau bas, sauf les prélats*). De telles machinations, répondez, n'est-ce pas crime de lèse-majesté ? Et à quel degré ? Au plus haut, en la personne même du prince. Et quelle punition y faut-il ? La confiscation ? Non, ce n'est pas assez... la mort... non décapités, mais écartelés ! Pour qui votre prince travaille-t-il ? Est-ce pour lui ou pour vous et votre défense ? Vous dormez, il veille ; vous vous tenez au chaud, il a froid ; vous restez chez vous pendant qu'il est au vent, à la pluie ; il jeûne, et vous, dans vos maisons, vous mangez, buvez et vous vous tenez bien aise ! Vous ne vous souciez pas d'être gouvernés comme des enfants sous un père ; eh bien ! Fils déshérités pour ingratitude, vous ne serez plus que des sujets sous un maître. Je suis et je serai maître, à la barbe de ceux à qui il en déplaît. Dieu m'a donné la puissance... Dieu et non pas mes sujets. Lisez là-dessus la Bible, aux livres des Rois. Si pourtant vous faisiez encore votre devoir, comme bons sujets y sont tenus, si vous me donniez courage pour oublier et pardonner, vous y gagneriez davantage. J'ai bien encore le cœur et le vouloir de vous remettre au degré où vous étiez devant moi.

Un député bourgeois s'avance, tremblant de crainte mais ferme dans son propos

Monseigneur, votre père, le duc Philippe, que Dieu ait son âme, de noble mémoire, vos nobles prédécesseurs, ont laissé le pays dans cette liberté de n'avoir nulle charge sans que les bourgeois y aient préalablement consenti au nom des habitants. Quant à vos dernières lettres, portant que dans quinze jours tout homme capable de porter les armes se rendra près d'Ath, elles n'étaient point exécutables, ni profitables pour vous-même, Monseigneur. Vos sujets sont des marchands, des ouvriers, des laboureurs, qui ne sont guère propres aux armes. La marchandise, dans laquelle vos nobles prédécesseurs ont, depuis quatre cents ans, entretenu le pays, la marchandise, très redouté seigneur, est inconciliable avec la guerre.

Le duc

Suis-je un enfant pour qu'on me fasse la leçon ? Et qui donc est seigneur ici ? Est-ce vous ou bien moi ? Tous mes pays m'ont bien servi, sauf Liège, qui de tous est le plus riche. Il y a chez vous des gros bourgeois qui prennent sur les habitants plus que moi sur tout mon domaine. Vous appliquez à vos usages ce qui est à moi ; à moi appartiennent ces taxes des villes. Riches ou pauvres, rien ne vous dispense d'aider votre prince. Voyez les Français : ils sont bien pauvres et comme ils aident leur roi ! L'armée de mon cousin est bien supérieure en nombre, plus aguerrie et Louis n'a plus rien à craindre du Breton qui me trahit. Je dois agir. Si je ne suis pas satisfait, je vous la ferais si courte que vous n'aurez pas le temps de vous repentir. (*Alors, se tournant vers les prélats*) : Obéissez désormais diligemment et sans mauvaise excuse ou votre temporel sera confisqué. (*Puis, aux nobles*) : Obéissez ou vous perdrez vos têtes et vos fiefs. (*Enfin, aux députés du*

dernier ordre, d'un ton plein de haine) : Et vous, mangeurs des bonnes villes, grosses têtes de Liégeois, têtes dures, si vous n'obéissez aussi à mes ordres, à toute lettre que mon chancelier vous expédiera, vous perdrez, avec tous vos privilèges, et les biens et la vie. *(Tous se retirent. Le duc reste seul avec Humbercourt, lieutenant du duc)*. Humbercourt, que pensez-vous de tous ces pleureurs ?

Humbercourt

C'est la lamentable complainte qu'adressent à Votre Altesse vos suppliants bourgeois à la tête dure, assurément, mais aussi ceux que vous ne verrez pas : pauvres monstres qu'on ose à peine regarder, les lépreux, culs-de-jatte, boiteux et autres infirmes dont le nombre croît toujours et qui meurent de faim... Ce grand nombre est venu de ce que jadis, dans votre duché, s'est glissée une race de faux mendiants, qui s'appellent évêques, abbés, prêtres, moines. Ils se sont approprié les plus riches seigneuries ; ils tirent la dîme de tout, même des gages des valets. Il n'est pauvre ménagère qui, pour être absoute à Pâques, ne donne dîme de ses œufs... Chassez ces riches mendiants, Monseigneur, et vous trouverez les ressources qui vous manquent. Mais aussi, faites la paix avec votre cousin et, alors, vous serez béni de vos sujets.

Le duc

À ce propos, Humbercourt, où en sont nos affaires de France ? La fuite de la comtesse de Croye me met dans une rage folle : si tous mes vassaux se réfugient chez mon cousin, je ne donne pas cher de mes États. Si je ne peux plus marier les dames de ma Cour à ma façon, toute l'Europe se rira de ma Couronne.

Humbercourt

Monseigneur, Crèvecœur a fait son office et le roi, comme toujours, est dans ses perplexités. Il consulte les astres... On le presse de nous attaquer mais il n'en fera rien. On le dit enclin à vous rencontrer. Je ne sais ce qu'il rumine. Le cardinal La Balue, en qui son maître a toute confiance, le travaille à notre avantage. Nous pouvons compter aussi sur son astrologue Galeotti que nous payons bien et qui le convaincra par quelques lunes rousses et comètes échevelées de venir à confesse.

Le duc

Le roi n'est pas dans ses perplexités, Humbercourt ; tout au contraire : il a ferré sa proie. Il veut en finir avec le Breton qui ouvre son royaume aux mauvais vents du large. Le roi craint que j'appelle l'Anglais ; il craint par-dessus tout la guerre et d'être pris dans la nasse. Il bavarde et il divise comme à son habitude. Mais nous n'avons pas intérêt à ouvrir le royaume à un souverain étranger alors que nous le tenons presque dans nos mains. Le roi n'a pas d'héritier si ce n'est son imbécile de frère. Une descente anglaise risquerait fort de souder le peuple et les bourgeois autour de leur roi et mettrait même en péril nos possessions françaises. Louis offrirait beaucoup pour nous rencontrer. Un bon traité vaut mieux qu'une guerre incertaine et ruineuse. Voyons ce qu'il a à dire. Faites-lui parvenir un sauf-conduit pour Péronne où je me rends demain et tenez-moi informé.

Humbercourt

À vos ordres.

Scène troisième, le roi chez son astrologue, Galeotti

Appartement de Galeotti. Assis dans un grand fauteuil, il examine avec curiosité un spécimen de l'imprimerie. Galeotti Martivalle est un homme de grande taille et qui, malgré son embonpoint, a un air de dignité avec sa longue barbe noire qui descend sur sa poitrine. Il porte une robe de chambre du plus beau velours, à manches larges, garnie d'agrafes en or, bordée d'hermine et serrée sur sa taille par une ceinture de parchemin vierge, sur lequel sont représentés, en cramoisi, les douze signes du zodiaque. Il se lève et salue le roi, mais avec les manières d'un homme à qui la présence d'un personnage d'un rang si élevé n'en impose pas.

Le roi, relève l'astrologue qui s'est péniblement mis à genoux

Ne vous donnez pas cette peine mon ami. Dites-moi plutôt : avez-vous terminé l'horoscope que je vous ai chargé de tirer ? L'affaire est pressante.

Galeotti

Mon frère royal, je l'ai terminé et je puis vous dire que les astres sont favorables à votre entreprise. Mais quelle est-elle au juste ?

Le roi, éludant la question

Pourquoi, nous autres princes de la terre, fondons-nous des églises et des monastères, entreprenons-nous des pèlerinages, nous imposons-nous des pénitences et faisons-nous des actes de dévotion dont les autres hommes peuvent se dispenser, si ce n'est que le bien public et l'intérêt de nos royaumes nous forcent à des mesures qui peuvent charger notre conscience de chrétiens ? Mais le Ciel est miséricordieux ; l'Église a un fonds inépuisable de mérites et l'intercession de Notre-Dame d'Embrun et des bienheureux Saints est continuelle et toute-puissante. *(À ces mots, il ôte son chapeau, le met sur la table et, s'agenouillant devant les images de plomb qui l'entourent, il marmonne quelques prières. Il se frappe la poitrine en se relevant, remet son chapeau).* Soyez assuré, mon bon père, que s'il se trouve dans l'entreprise que nous avons en vue une conjonction astrale défavorable, l'exécution en sera reportée.

Galeotti

Vous agirez sagement en cela, mon frère royal mais, bien que je n'aie pas encore saisi toute l'ampleur de l'entreprise projetée, je puis vous affirmer que tout se passera au mieux de vos intérêts.

Le roi

Minuit sera-t-il une heure favorable pour commencer un voyage dangereux ? Tenez, voici les éphémérides.